

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-08-11

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNe me redites pas, ne me redites jamais ce que vous me dites aujourd'hui, ce que Lady Granville vous a dit.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°47/73-74.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 91, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/333-338

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N° 21 Vendredi 11. 2 heures

Ne me redites pas, ne me dites jamais ce que vous me dites aujourd'hui ce que Lady Granville vous a dit, ne vous disais-je pas moi, il y a quelques jours, que j'ai l'imagination malade sur la santé de ce que j'aime ? Mon plus jeune enfant ce bon petit garçon, qui un air si doux, si gai, de si beaux yeux bleus, presque les yeux de sa mère, que de temps, il m'a fallu pour le regarder sans le plus douloureux sentiment d'indignation, de révolte contre moi-même ! Voir mourir en couches la femme qu'on aime ! Madame, c'est affreux, c'est abominable ! Comment s'en console-t-on ? Quand j'ai vu ensuite mourir mon fils, si jeune, si beau, si fort, j'ai été saisi d'horreur ; j'ai regardé avec effroi mes autres enfants tout ce que j'aimais au monde ; dix fois, vingt fois, je les ai vus mourir. Vous avez fait rentrer dans mon cœur d'autres impressions, des impressions douces, heureuses, presque confiantes. Et voilà que d'un mot vous touchez à ma plus secrète, à ma plus cruelle blessure ! Dieu m'aurait destiné à entrevoir sans cesse ses Chefs-d'œuvre, son Paradis, pour les voir, sans cesse disparaître. Il m'aurait choisi pour ce supplice là ! Il ne me donnerait que pour m'ôter ! Cela ne se peut pas. Je n'ai pas mérité cette malédiction.

Au nom de Dieu ne me dites pas cela, ne le pensez pas surtout. Il y a des choses qu'il ne faut pas penser. Mais vous ne le pensez pas. Pourquoi le penseriez- vous ? On vous assure, vous m'assurez qu'il n'y a rien de grave. On ne vous prescrit aucun remède qui indique une vraie maladie. Il vous faut du repos, beaucoup de repos, de l'air, pas de mouvement. On peut s'assurer cela. Enfin, dans huit jours, j'irai y voir. Hélas, je sais trop qu'il ne sert à rien d'y voir ! Mais je compte sur le repos, le repos doux, prolongé de l'âme comme du corps. Il faut que vous l'ayez. Je veux que vous l'ayez. Je ferai ce qu'il faudra pour que vous l'ayez. Je m'en irai, je resterai, je parlerai, je me tairai. Je comprends que ce qui vous émeut, ce qui vous occupe un peu sérieusement ne vous vaille rien. Nous y pourvoirons de près, de loin, dans nos conversations, dans mes lettres, je ne ferai que vous distraire rien que vous distraire, amuser doucement votre imagination, votre esprit. L'ennui ne vous est pas meilleur que l'excitation. Nous les éviterons l'un et l'autre. Dearest, ayez courage, ayez confiance, pour moi comme pour vous. Pensez à l'avenir. Nous avons tant de choses à nous dire, tant de choses à faire l'un pour l'autre, l'un près de l'autre dans l'avenir !

En les attendant ces belles ces bonnes choses-là, savez-vous ce que je fais ici aujourd'hui ? Je fais nettoyer, dégager de roseaux, de plantes aquatiques, de vase, une pièce d'eau qui sera dans mon jardin et sur laquelle je vais établir deux cygnes qu'un de mes voisins à élevés pour moi. Des cygnes ce sont des oiseaux de votre

pays, des pays du Nord, s'il est vrai que là soit votre pays. Dans les grands hivers, quand ces beaux oiseaux trouvent en fin leur climat trop froid, ils prennent leur vol, ils viennent chez nous. J'en ai vu arriver ainsi à tire d'aile un peu fatigués, un peu maigris, mais toujours si beaux ! Nous les accueillons nous les attirons ; nous leur arrangeons, des pièces d'eau bien calme, bien pure, sous un ciel bien doux, au milieu de gazons bien verts. Ils s'y trouvent bien ; ils ne s'en vont plus; ils ne volent même jamais bien loin. Ils ont raison; et nous aussi Madame, qui prenons, à les recevoir et à les garder, tant de plaisir. Certainement, je vous écrirai, je vous écris tous les jours.

Rappelez-vous que je vous ai demandé compte de l'emploi de votre journée, un vrai compte pour moi comme celui que je vous ai rendu de la mienne. Il y aura dans le vôtre, sinon plus de visites, du moins plus de conversations que dans le mien. Je ne cause ici avec personne, quoique je parle beaucoup et à beaucoup de gens. Vous me ferez aimer Lady Granville que je connais à peine après l'avoir tant lue. Comment se fait-il qu'on se demeure à ce point étrangers en vivant si près ; tandis qu'ailleurs un moment suffit ? J'ai tort de demander ce pourquoi-là, car je le sais. Adieu. On vient me chercher pour voir quelque chose au travail de la pièce d'eau. Il est bien convenu que je partirai le 17 pour être à Paris le 18. Vous m'écrirez donc jusqu'au 16 inclusivement, car votre lettre du 16, je l'aurai le 17, avant de partir. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/912>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur91

Date précise de la lettreVendredi 11 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Bruxelles que je
venant de faire il
aut de près,
mes de demander

N° 13

quelque chose
pour que je
m'écriez dans
du 16, je

Ne me redites pas, ne me dites
jamais ce que vous me dites aujourd'hui, ce que
lady Bruxelles vous a dit. Ne vous disais-je pas,
moi, il y a quelques jours, que j'ai l'imagination
malade sur la cause de ce que j'aime le plus au plus
jeune enfant, ce bon petit garçon, qui a si me si doux,
si gai, de si beaux yeux bleus, presque les yeux de sa
mère, que de temps il m'a fallu pour le regarder dans
le plus douloureux sentiment d'indignation, de
révolte contre moi-même ! Puis pourquoi en couches
la femme qu'on aime ! Madame, c'est affreux, c'est
abominable ! Comment son compte-t-on ? Quand
j'ai vu croître mon fils, si jeune, si beau,
si fort, j'ai été saisi d'horreur ; j'ai regardé avec
effroi mes autres enfants, tout ce que j'aimais au
monde ; dix fois, vingt fois je les ai vus mourir.
Vous avez fait rentrer dans mon cœur d'autres
impressions, des impressions douloureuses, presque
insupportables. Et voilà que, d'un mot, vous touchez à
ma plus secrète, à ma plus cruelle blessure !
Dieu m'aurait destiné à entrevoir sans cesse son
chef d'œuvre, son Paradis, pour le voir sans cesse
disparaître ! Il m'aurait choisi pour ce supplice là !

Il ne me demandoit que pour m'ôter ! cela ne le peut
pas. Je n'ai pas mérité cette malédiction. Au nom
de Dieu, ne me dites pas cela, ne le pensez pas
surtout. Il y a des choses qu'il ne faut pas penser.
Mais vous ne le pensez pas. Pourquoi le pensez-
vous ? On vous assure, vous rassurez qu'il n'y a
rien de grave. On ne vous prescrit aucun remède qui
indique une vraie maladie. Il vous faut du repos,
beaucoup de repos, de l'air, pas de mouvement. On
peut s'assurer cela. Enfin, dans huit jours, j'en ai y
vais. Hélas, je sais trop qu'il ne sera à rien d'y
vais ! Mais je compte sur le repos, le repos dans,
prolongé, de l'âme comme du corps. Il faut que
vous l'ayiez. Je veux que vous l'ayiez. Je ferai ce
qu'il faudra pour que vous l'ayiez. Je m'en irai, je
resterais, je parterais, je me ferais. Je comprends que
ce qui vous émeut, ce qui vous occupe un peu
sérieusement ne vous vaille rien. Dans y pourrions
de près, de loin, dans nos conversations, dans mes
lettres, je ne ferai que vous distraire, rien que vous
distraindre, amuser doucement votre imagination,
votre esprit. L'ennui ne vous est pas meilleur
que l'excitation. Pour les éviteaux, l'un et l'autre.
D'ailleurs, ayez courage, ayez confiance, pour moi
comme pour vous. Pensez à l'avenir. Vous avez
sans de chose à nous dire, sans de chose à faire,

l'un pour l'autre,
En la attente
Savez-vous ce que
rediger, dégar
de vase, une p
de sur laquelle
mes voisins a
des oiseaux de
Vrai que là voi
quand les beau
trop froid, il
chez nous. D'en
peu fatigué, m
Pour les accueillir
arrangeons des
son ciel bien de
Il s'y trouvent
Vient même ja
vous aussi. Ma
à les garder, t
Certainem
les jours. Rapp
rompt de l'imp
comme celui que
y aura dans le
plus de convers
avec personne,

ne le peut
in. du nom
nez pas
pas penses
le pourriez
sunt n'y a
un remède qui
a des repros,
convenant. On
mes j'étais y
à rien d'y
le repros dans,
Il faut que
de faire se
mon irai, je
comprends que
une peu
y pourrions
dans une
rien que vous
régulation,
mailluel
et l'autre.
pour moi
hous avons
chance à faire

l'un pour l'autre, l'un près de l'autre, dans l'avenir!

En le attendant les belles, les bonnes choses là,
Savez-vous ce que je fais ici aujourd'hui? Je fais
battayer, dégrader de roseaux, de plantes aquatiques,
de vase, une pièce d'eau qui sera dans mon jardin,
et sur laquelle je vais établir deux cygnes, qu'on de
mes voisins a élevés pour moi. Des cygnes, ce sont
des oiseaux de votre pays, des pays du Nord, s'il est
vrai que là soit votre pays. Dans les grands hivers,
quand ces beaux oiseaux trouvent enfin leur climat
trop froid, ils prennent leur vol, ils viennent
chez nous. On a vu arriver ainsi à l'île d'Orléans, un
peu fatigués, un peu maigris, mais toujours si beaux!
Nous les accueillons, nous les attirons; nous leur
arrangeons des pièces d'eau bien calmes, bien pures, dans
un lieu bien doux, au milieu de gazons bien verts.
Ils s'y trouvent bien; ils ne s'en vont plus, ils ne
volent même jamais bien loin. Ils ont raison; et
nous aussi. Madame, qui prennent à les recevoir et
à les garder, tant de plaisir.

Certainement, je vous écris, je vous écris tous
les jours. Rappelez-vous que je vous ai demandé
compte de l'emploi de votre journée, en vrai compte
comme celui que je vous ai rendu de la mienne. Il
y aura dans le vôtre, sinon plus de visites, de moins,
plus de conversations que dans le mien. Je ne cause
avec personne, quoique je parle beaucoup, et à

beaucoup de gens. Vous me ferez aimer Lady Brauville que je
connais à peine après l'abbé Taut Duc. Comment se fait-il
qu'on se remuât à ce point étranges en vivant de bien,
tandis qu'àilleurs on meurt d'effroi ? J'ai bien de demandes
et pourquoi là, car je le sais.

Adieu. On vient me chercher pour voir quelque chose
au sujet de la pièce Jean. Il est bien convenu que j'y
partirai le 17 pour être à Paris le 18. Vous m'écrirez donc
jusqu'au 16 inclusivement, car votre lettre du 16, je
l'ai le 17, avant de partir. Si,

n° 13
jamais, ce que
Lady Brauville
moi, il y a qu'
malade sur la
jeune enfant, et
de gai, de si b.
mère, que de la
le plus docteur
revolte contre m
la femme qu'on
abominable ! Et
j'ai vu ensuite
si fort, j'ai été
effrayé mes autr
deux ; de, j'ai
Vous avez fait
impression, des
confiantes. Et
ma plus secrète
Dieu n'aurait
l'espérance de
disparaître !